

## Questions sur l'anachronisme des séries longues

In: Genèses, 9, 1992. Conservatisme, libéralisme, socialisme. pp. 90-91.

---

Citer ce document / Cite this document :

Weber Florence. Questions sur l'anachronisme des séries longues . In: Genèses, 9, 1992. Conservatisme, libéralisme, socialisme. pp. 90-91.

doi : 10.3406/genes.1992.1666

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1992\\_num\\_9\\_1\\_1666](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1992_num_9_1_1666)

---

# Histoire et statistique

## Questions sur l'anachronisme des séries longues

**Florence Weber**

creative commons  
BY: Persée



1. Paris, INSEE (collection Études), 1991.
2. A. Desrosières, "Remarques à propos du livre : "Deux siècles de travail en France". Séries longues et conventions d'équivalence" ; O. Marchand, C. Thélot, "Pour une statistique historique", *Le Courrier des statistiques* n°57, mars 1991, p. 56-62. Nous avons repris ici ces deux articles avec l'aimable autorisation de leurs auteurs et de la revue, que nous tenons à remercier. La rédaction de cette revue, se faisant l'écho des discussions menées lors d'un séminaire Recherche de l'INSEE, le 14 février 1991, présentait le débat, dans une rubrique "Arguments", et précisait : "O. Marchand et C. Thélot soulignent que leur texte ne doit pas être considéré comme une réponse à celui d'A. Desrosières, qu'ils n'avaient pas lu quand ils ont rédigé le leur. Il s'agit donc de deux rédactions parallèles même si, de toute évidence, le dialogue est engagé".
3. J. Goody, *La raison graphique*, Paris, Minuit, 1979.

**D**ans ce "savoir-faire" d'un nouveau genre, Genèses s'est emparée du débat dont fut l'occasion, en 1991, la parution de l'ouvrage d'Olivier Marchand et Claude Thélot, *Deux siècles de travail en France. Population active et structure sociale, durée et productivité du travail*<sup>1</sup>. La tentative de mesurer statistiquement sur deux siècles les évolutions du "travail" et de la "population active" en France ne pouvait que susciter les réactions d'historiens. Mais le débat prit comme première forme écrite celle d'un "échange de vues", au sein de l'INSEE, dans le *Courrier des statistiques*<sup>3</sup>. L'accueillir dans Genèses lui fait subir un double déplacement. D'une part, j'ai cherché à restituer aux historiens leur place de "discutants" dans le débat entre spécialistes de la statistique ou de l'histoire de la statistique. D'autre part, il m'a semblé que l'enjeu dépassait les limites de l'histoire au sens strict. Certes, la question des rapports entre l'histoire, la technique statistique, le quantitatifisme et l'économie, est primordiale. Cependant, la question de fond – celle de l'anachronisme de nos catégories de pensée, comme l'explique B. Lepetit – renvoie comme en écho, pour l'ethnologue peu familière des séries longues que je suis, à une autre question centrale pour l'analyse du présent : celle de l'ethnocentrisme. Ethnocentrisme culturel, d'abord : qu'est-ce qui autorise les ethnologues à homogénéiser, sous des catégories "scientifiques", les données tirées de l'observation de toutes les sociétés humaines ? J. Goody a bien montré tout ce que ces catégories devaient à notre usage de l'écriture<sup>3</sup>. Ethnocentrisme "de classe", ensuite : qu'est-ce qui autorise l'observateur savant à imposer ses propres catégories mentales sur des pratiques ou des événements dont le "sens indigène" n'a, parfois, rien à voir avec le sens sociologique ? On retrouve ici, sous une autre forme, la question du "sociologue-roi", qui pourrait donc aussi être retournée à "l'historien-roi".

*Le débat peut être tout entier profitable aux spécialistes de toutes les sciences sociales, à condition qu'ils comprennent que la question de l'imposition de catégories savantes, de techniques de calcul et de questionnements nés dans le champ intellectuel, est un point crucial non seulement dans les relations entre passé (étudié) et présent (de l'historien), mais aussi dans les relations entre tout fait social étudié et son analyste. Pour sortir de l'impasse apparente – aucune connaissance ne serait valable parce qu'elle serait produite à partir d'un point de vue étranger à l'objet étudié – il faut d'abord, me semble-t-il, comme nous y invitent B. Lepetit et E. Brian, prendre pleinement conscience du problème et s'attacher à en restituer toutes les dimensions : variabilité sociale des conventions sur les catégories mais aussi des chiffres et de leur usage, et des questions mêmes, fortement ancrées dans le contexte historique et dans l'univers social des spécialistes des sciences sociales. Il faut aussi restituer aux catégories du passé leur caractère ethnocentrique propre, indépendamment des anachronismes que nous y ajoutons aujourd'hui, comme le fait C. Topalov en esquissant une épistémologie historique. Il*

*faut peut-être aussi admettre que c'est dans la diversité des points de vue que se trouve la solution, une "chose" (et a fortiori un fait social) ne pouvant être appréhendée que par la juxtaposition des différents points de vue que l'on peut prendre sur elle. Mais la question devient moins taraudante si l'on admet, avec nous, non seulement que le présent explique le point de vue pris sur le passé, mais que le passé peut aider à comprendre le présent (suivant l'idée maîtresse de l'histoire rétrospective, défendue par M. Bloch). C'est bien dans la variabilité des points de vue, à condition que ceux-ci soient considérés en effet comme des "points de vue", que réside, peut-être, la scientificité singulière des sciences sociales.*

*La forme du "débat", de la confrontation de points de vue, convient particulièrement bien à notre propos, on l'aura compris. J'espère qu'il sera enrichi dans un prochain numéro de Genèses dans lequel nous pourrions rouvrir ce dossier. Tel qu'il est aujourd'hui, nous l'avons sollicité en faisant circuler les deux textes déjà parus ; que ceux qui ont accepté d'entrer dans ce jeu soient particulièrement remerciés ici.*